

Amours

Il se demandait pourquoi, par exemple, quand il réglait le restaurant pour plusieurs personnes il digérait difficilement, alors que, quand c'était lui l'invité, tout passait mieux. Il faudrait qu'il consulte son docteur là-dessus.

Voilà, parmi mille autres réflexions, ce qu'avait vaguement en tête, ce matin, Kesselik le marchand de couleurs-quincailler, lorsque entra une cliente qu'il ne connaissait pas. Quelqu'un qui n'était sûrement pas du quartier. Une jolie femme. Très parfumée. D'une quarantaine d'années environ. Veuve? Divorcée? Célibataire? Comment savoir, elle avait des gants.

– Bonjour, je viens de la ville où habite Alex, annonça-t-elle en yiddish. Je vous apporte un bonjour de sa part. En même temps, j'ai besoin de quelque

chose de bien pour faire chauffer l'eau pour le thé. Là-bas, il n'y a aucun choix. Alors, Alex m'a dit : si tu vas à Paris, passe chez mon cousin. Et je suis là !

Un de ses lointains parents habitait effectivement depuis plusieurs années une petite ville du centre de la France, et ça fit plaisir à Albert Kesselik d'avoir en face de lui une amie de la famille. Qui plus est, une femme élégante qui parlait un très joli yiddish. Pas comme le sien avec l'accent de Galicie, mais un beau yiddish de Lituanie ! Quelqu'un de jeune aussi, mais pas trop. Quelqu'un enfin qui avait suffisamment de goût pour ne pas se contenter d'ustensiles de cuisine ordinaires.

Albert en ressentit de la fierté. On venait certes parfois d'autres arrondissements pour lui prendre des casseroles, des plats à gâteaux ou des accessoires en tout genre, mais si, en plus, on pensait à lui en province, c'était que son magasin était célèbre. Cela étant, il était à la fois heureux et préoccupé. Possédait-il la bouilloire qu'il fallait ? Il en avait, bien sûr, de différentes sortes, mais cette femme était si bien habillée, si élégante, elle sentait si bon, qu'il se demanda quoi lui proposer.

Pendant qu'il réfléchissait, la dame s'était rapprochée du comptoir et lui parlait de beaucoup d'autres choses. Elle était une cousine d'un cousin d'Alex, expliquait-elle gentiment. Donc d'un autre côté de la famille. C'était pour cela qu'ils ne

s'étaient pas encore rencontrés, mais, elle, connaissait tout le monde. Elle lui annonça ensuite, toujours en bavardant, qu'Alex et sa femme allaient avoir sans doute bientôt un nouvel enfant. C'était une bonne nouvelle, et les bonnes nouvelles n'étaient pas si fréquentes, dans ce monde, pour qu'on oublie d'en parler, précisa-t-elle aussitôt.

Kesselik approuva.

Non seulement elle était superbement habillée et maquillée, mais elle parlait comme un livre ! Il eut conscience, à la voir et à l'entendre, que les femmes en province étaient mille fois plus intéressantes que les Parisiennes et il comprit en même temps pourquoi il ne s'était pas marié : il n'avait pas encore rencontré une dame comme... Comment s'appelait-elle, au fait ? Elle lui donna un prénom qu'il trouva très joli. Elle s'appelait Hilda, et – nouvelle révélation – elle n'était pas mariée. Elle s'était qualifiée elle-même en riant de vieille fille. Albert avait protesté vigoureusement. Une jeune fille avait-elle voulu dire.

Il lui proposa alors de s'asseoir sur la chaise devant le comptoir, pendant qu'il allait, en arrière-boutique, voir ce qu'il pouvait lui proposer. Pour une femme comme ça, c'était de l'inox qu'il fallait. Et une grande marque. Il devait avoir ça au fond, en rayon.

Albert revint bientôt avec un modèle d'une nou-

velle fabrication. Une vraie merveille. La bouilloire plut à la dame, la dame plut à Albert qui ne déplut pas non plus à la dame. En somme, un courant passa. Il osa même – brusquement – inviter Hilda à déjeuner au restaurant à côté puisqu'on n'était pas loin de midi. Elle accepta en souriant, et deux heures après, ayant constaté avec bonheur que, même après avoir payé l'addition de sa poche, il digérait parfaitement, Albert Kesselik faisait une demande en mariage en bonne et due forme.

Ce fut ainsi que cette Hilda quitta définitivement la ville de L. après y avoir passé quelques années d'après-guerre, pour devenir femme de marchand de couleurs à Paris.

Que le cousin Alex, qui était à l'origine de tout, ait eu des préoccupations moins centrées sur la préparation du thé que sur celles d'un possible mariage par correspondance ne peut être exclu. C'était cependant, même dans cette hypothèse, une bonne action qu'il avait voulu faire, car si Kesselik n'avait qu'une quarantaine d'années au moment de la rencontre, il était déjà tout à fait hypocondriaque, parfaitement naïf, triste à mourir, et cette union imprévisible avec une jolie femme avait été le début d'un vrai bonheur dans sa vie.

Il n'eut qu'une fois – une fois seulement et les choses s'arrangèrent – quelques légers soucis à propos de sa femme. Et ce, à cause d'un voisin.

Ici, il faut dire qu'Hilda avait eu – avant son mariage – une aventure avec un homme marié.

Pour être précis, elle avait eu plusieurs aventures avec plusieurs hommes mariés.

À dire encore plus vrai, elle avait eu énormément d'aventures et, notamment, avec tous les hommes, mariés ou non, qui lui avaient simplement dit deux mots dans une vie déjà longue.

D'ailleurs, maintenant qu'elle était à Paris, elle avait encore un certain nombre d'anciens cousins d'un peu partout, qui venaient lui rendre visite. Son mari n'y aurait vu aucun mal, si, un après-midi où elle avait annoncé qu'elle allait faire une course aux Galeries Lafayette pour rendre service à l'un des cousins qui était justement de passage, un voisin des Kesselik n'était entré en coup de vent dans la boutique :

– Un bonjour je vous dis pas ! avait-il d'abord lancé à Albert. Figurez-vous que j'ai vu votre femme entrer dans un hôtel boulevard Beaumarchais avec quelqu'un en s'embrassant sur la bouche et en se tenant par la taille ! Une honte ! Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ?

Kesselik s'était demandé pourquoi le voisin était si énervé. Sa femme avait vraisemblablement pris le 20 pour revenir des Galeries Lafayette. L'autobus s'était arrêté sur le boulevard Beaumarchais, pas loin de l'hôtel où logeait le cousin. Elle était donc

tombée sur lui – il devait se promener devant son hôtel –, elle l'avait embrassé en disant bonjour et ils étaient entrés, bras dessus bras dessous, comme on fait en famille, à l'hôtel du cousin pour déposer le sac des Galeries Lafayette. Où était le problème ?

Le voisin avait fait une grimace :

– Si vous le prenez comme ça, moi j'ai rien dit, j'ai rien vu.

– Et comment voulez-vous que je le prenne ? avait demandé Albert surpris.

– Je me comprends, avait soupiré le voisin en s'apprêtant à sortir.

Kesselik l'avait retenu par le bras en lui demandant ce qu'il avait voulu dire, mais l'autre s'était buté et était parti.

L'attitude du voisin l'avait un peu chagriné. Mais il avait surtout été ennuyé que sa femme ait été aperçue avec un sac des Galeries Lafayette. Le voisin était dans le prêt-à-porter pour hommes et dames, et il n'avait sûrement pas apprécié qu'elle se fournisse ailleurs. Surtout dans un grand magasin. C'était tout à fait compréhensible de sa part et Albert se promit de dire un mot à ce sujet à Hilda.

Il en était là de ses réflexions quand le téléphone sonna. C'était sa femme précisément. Elle annonçait qu'elle serait en retard car en sortant des Galeries Lafayette elle avait dû faire une course. Albert approuva sans la laisser finir. Parfaitement il savait.

Qu'elle prenne son temps avec son cousin ! Rien ne pressait. Rien ne pressait. Il savait ce que c'était la famille.

À un moment, il lui fit quand même un petit reproche. Elle devrait faire aussi des achats, de temps en temps, chez le voisin. Pourquoi demandait-il ça ? Parce que le voisin lui avait parlé. La prochaine fois, qu'elle fasse un effort et – pourquoi pas ? – qu'elle passe plus souvent au magasin du voisin. Ça lui ferait plaisir. Il fallait avoir de bons rapports avec les gens du voisinage. Promettait-elle ? Oui, elle promettait. Bon, alors ils reparleraient de tout ça ce soir au dîner. En attendant, qu'elle s'amuse bien – si voir un cousin ça pouvait amuser. Mais qu'elle ne se fatigue pas trop surtout. Et il raccrocha.

Il n'y avait plus de clients à cette heure-ci, et Albert se mit à nouveau à réfléchir aux choses de la vie. En somme, si son cousin Alex n'avait pas eu un cousin qui avait une Hilda dans sa famille, lui, Albert, n'aurait sans doute jamais eu le bonheur de se marier avec une jolie femme. Mais si cette jolie femme n'avait pas eu besoin d'une nouvelle bouilloire serait-elle venue au magasin ? Qu'est-ce qui avait été le plus important dans leur rencontre, Alex ou la bouilloire ? Il ne pouvait pas trancher. Mais ce qui était sûr – et il pensait par exemple à l'amertume du voisin tout à l'heure voyant sa femme avec un sac des Galeries Lafayette –, c'était

que l'on ne pouvait être égoïste dans la vie. Il fallait penser aux autres. Et ça, Hilda devrait l'apprendre. Ce serait peut-être difficile au début, mais les choses se feraient naturellement, les femmes étaient douées pour le bonheur partagé.

L'incident en resta là. Bientôt, après une visite d'Hilda, le voisin eut personnellement à son tour les meilleurs rapports avec elle.

Ainsi, Albert Kesselik vécut-il de plus en plus estimé de tous. Ainsi eut-il de plus en plus d'amis. Et ce, même en dehors du cercle des innombrables cousins de sa femme.

À la fin de sa vie, la vraie question qu'auraient pu se poser ceux qui l'avaient un peu connu, ç'aurait été de savoir si, en définitive, il avait été naïf ou sage.

Lui-même n'aurait sans doute pas su quoi répondre car il n'avait été ni l'un ni l'autre.

Il avait été heureux. Et c'était si rare.

Cette nouvelle a fait l'objet d'une première publication en septembre 1994, dans le n° 500 de La Nouvelle Revue française.